

Akbar Padamsee et quelques peintres indiens de Paris

Comme chacun le sait, l'Ecole de Paris est surtout une école exotique, malgré quelques noms français qui s'y trouvent, et à chaque contact nouveau avec des artistes étrangers, venant se former dans la Ville Lumière, ce groupe s'enrichit d'expressions et de conceptions nouvelles.

Depuis quelque temps des peintres, originaires de l'Inde, séjournent à Paris, et plusieurs même s'y sont fixés. L'année dernière l'un d'eux, Sayed Haider Raza, a obtenu le Prix de la Critique, et ses paysages nocturnes de villes et de villages, tantôt rêveurs, tantôt endormis dans une atmosphère d'angoisse, ses visions plus claires d'enclos plantés de guingois, selon la perspective et la conformation du terrain, dénotent une vraie nature de peintre d'une sensibilité très personnelle et d'une palette ayant gardé d'innombrables reflets des tons chers à l'art indien.

Chavda vint montrer ses souples croquis de danseuses, qui attirèrent l'attention de tous les connaisseurs. Paniker, de Madras, passa aussi par Paris et y groupa un curieux ensemble de panneaux, fortement imprégnés de couleur locale. On pourrait citer encore bien d'autres artistes du même pays. Dasha-rath Patel, par exemple, qui vient d'exposer à la Galerie Barbizon, ainsi que Kaiko Moti, qui a réuni une suite de gravures et de sépias à la Nouvelle Gravure, rue de Seine, et que l'actuel Salon des Animaliers, au Volney, a invité, lui réservant tout un panneau, où se voient des eaux-fortes d'une qualité exceptionnelle, d'une finesse et d'une distinction tout aristocratiques. Le sujet, et l'ambiance dans laquelle il baigne, s'y expriment par un style réaliste autant que poétique, par des nuances d'une singulière délicatesse de touche et par une composition d'un goût irréprochable.

La Galerie de Ventadour, une galerie de la qualité — chose rare à notre époque — s'est plu d'accrocher récemment à ses cimaises une série de toiles d'un jeune Indien, originaire de Bombay : Akbar Padamsee. Portraits imaginaires, nus féminins, vues de villes solitaires et endormies, natures mortes, composèrent l'exposition, dont se dégageait une chaude vision très personnelle. Les effigies d'hommes mûrs et barbus semblaient évoquer quelques types de Sémites, comme échappés de la Bible et se profilant, graves, sévères et renfermés sur un ciel aux nuances à points d'or. Les nus de femmes, robustes et sculpturaux, rappelaient le souvenir des bronzes que l'on peut contempler dans les temples du Sud de l'Inde. Quant aux fragments de villes, reposant au soleil couchant ou dans une pénombre lumineuse, ils avaient un air quasi fantômal, un air irréel, étant conçus bien plus comme des signes d'apparence que comme des constructions véritables.

Toute une cohorte de natures mortes accompagnaient ces paysages et ces silhouettes. Tantôt ce furent des plantes vertes, ou des bouteilles posées près d'un verre, qui agrémentaient les panneaux — et ces petites toiles comptent parmi les meilleures qu'ait peintes l'artiste — ; tantôt de banals — trop banals même — ustensiles de cuisine : moulin à légumes, bassines, passoirs, d'autres encore, montaient une garde muette, accrochés à une sorte de tringle des plus humbles. Evidemment, le sujet est

poétique et supérieure, autant les groupes culinaires produisaient une impression un peu bizarre et non dénuée d'humour, malgré la qualité indiscutable du pinceau.

La palette de Padamsee possède des tons dorés d'une splendeur presque princière, avec leurs reflets d'émail et leurs douceurs miellées, que font chanter des rouges d'une singulière résonance et des bleus de saphir à la transparence délicate. L'artiste est bien un Oriental. Ses yeux se sont ouverts — et restent ouverts — malgré la discipline de Paris, sur toutes les splendeurs colorées et les harmonies secrètes de son lointain pays. La pâte est riche, lumineuse, perméable, et elle cache sous sa texture une force, une intensité de passion qui sait prendre des aspects de grandeur et de noblesse, une élégance hiératique d'une qualité étonnante.

Lorsqu'on parle à Padamsee, il vous dira que malgré le séjour de trois ans qu'il a fait à l'Ecole des Beaux-Arts de Bombay, il n'y a rien appris d'essentiel. L'individualisme, comme on le voit, n'est pas uniquement un trait du caractère occidental. Tous les artistes en sont touchés. Quoi qu'il en soit de son apprentissage dans les classes et de son éducation propre d'exécutant, le peintre, qu'est cet Indien, possède une personnalité attachante et marquante. Il fera encore beaucoup parler de lui.

Esther van LOO.

CE CIVIL BEE